

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU  
A LA  
CONSERVATION DES AFFICHES  
Rue de la Préfecture, 3  
LYON  
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT  
POUR LYON

Six mois. . . . . 6 f. » c.  
Trois mois. . . . . 5 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'étranger.

Les Abonnements se payent d'avance.

## REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 14 janvier 1860.

### GRAND-THÉÂTRE.

L'Italie entière retentissait déjà du nom de Verdi; de Milan à Naples sa réputation allait grandissant sans cesse, écrasant ou dominant les renommées restées jusque-là sans rivales. Audacieux, entreprenant, comme tout ce qui est jeune, le nouveau compositeur bouleversant les idées reçues, s'implantait de vive force; ses mélodies devenaient populaires; une révolution artistique commençait, et la France ne s'en doutait même pas. Rossini, Meyerbeer balançaient encore sur notre scène les suffrages du public. Bellini, Donizetti étaient toujours au nombre des dieux de l'Olympe musical, et l'école française ne citait pas sans orgueil les noms d'Auber et d'Halévy; c'est à ce moment que fut, pour la première fois, représenté l'opéra de *Jérusalem*. Qui ne se souvient de l'immense sensation produite par cette musique étrange, passionnée jusqu'au délire, bruyante et sonore jusqu'à l'exagération? Quel concert d'acclamations frenétiques d'un côté! de l'autre,

quel haro contre ce *barbare* qui ne craignait pas de sortir des sentiers battus! Il y eut des *Verdistes* et des *Rossinistes*, comme au siècle dernier il y avait eu des *Piccinistes* et des *Gluckistes*.

Aujourd'hui Verdi est jugé et accepté. Il a pris rang parmi les maîtres et suit plutôt les exemples qu'ils ont laissés que ceux qu'il avait donnés lui-même. Il n'est pas en effet difficile de remarquer que le Verdi de 1859 n'est pas exactement semblable à celui de 1843; il y a deux manières dans la musique de ce compositeur, et *Jérusalem* appartient à la première.

Depuis deux ans, *Jérusalem* n'avais pas reparu au Grand-Théâtre, où nous l'avons entendu de nouveau mardi dernier. La plupart des artistes qui brillaient alors sur notre scène lyrique nous ont abandonnés, mais leurs successeurs ne nous laissent pas éprouver le moindre regret. M. Bertrand lutte avec bonheur contre les difficultés ardues du rôle de Gaston, qui fut écrit, nous le croyons du moins, pour Bettini, c'est-à-dire pour une des voix les plus extraordinaires que l'on connaisse. M. Marthieu fait tour-à-tour passer dans l'âme de ses auditeurs les sentiments de haine et

de vengeance, de douleur et de repentir dont Roger est pénétré. De même aussi, M. Bonnefoy rend admirablement la teinte un peu fanatique du personnage du légat. M. Vigourel est à l'aise avec la musique de Verdi comme avec celle de Rossini.

M<sup>me</sup> Rey-Balla a retrouvé le même enthousiasme qu'elle excitait, il y a deux ans. C'est non-seulement une chanteuse émérite, mais, nous l'avons dit déjà, c'est une vraie tragédienne; on sent qu'elle ne reste pas étrangère aux sentiments qu'elle exprime.

L'opéra-comique, pendant cette semaine, n'a pas brillé de son éclat habituel; une indisposition de M<sup>me</sup> Van-den-Heuvel a entravé la marche du répertoire. Distinguons cependant, cette pauvreté n'est que relative; outre *les Charmeurs*, *Monsieur Griffard*, *le Farfadet*, nous avons eu la reprise des *Mousquetaires de la Reine*. C'est un des opéras-comiques que l'on revoit avec le plus de plaisir; le poème est ingénieux, les situations sont intéressantes, la musique ne manque pas de charme, et pourrait s'en passer avec des artistes tels que M<sup>mes</sup> de Maësen et Willème, MM. Achard,

## FEUILLETON.

### ŒUVRES DE JÉRÔME COTON.

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène  
Lyonnaise.

JULES D.....

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

A la fin du repas, lorsque le dessert fut servi, M. Parent me remit un plateau, et me dit de le présenter à chaque convive pour demander les étrennes des servants. Je m'acquittai de cette commission avec une grande politesse. Arrivé à M. Bénézet, l'homme d'affaires de notre directeur, j'eus le malheur de le heurter au moment où il portait son verre à ses lèvres; le vin, en tombant, tacha sa chemise et son gilet. Je lui fis mes excuses, mais il n'eut pas l'air de faire attention à cet accident qui avait provoqué le rire dans

l'assemblée. Sur l'invitation qui lui fut faite par M. Vichérat, notre régisseur, dont les appartements étaient situés à côté du théâtre, M. Bénézet quitta la table pour aller réparer le désordre que ma maladresse avait causé à sa toilette. En passant près de moi, dans la première salle qui nous servait d'office, il me flanqua un coup de pied dans une partie très-sensible, et m'arracha une pincée de cheveux. Je poussai un cri, mais à peine fut-il parti de ma poitrine, que Jules, saisissant un grand plat qui contenait les restes d'une sauce blanche, en lança le contenu au visage de M. Bénézet, qui en fut couvert des pieds à la tête; puis, sans lui laisser le temps de revenir de sa surprise, il lui appliqua un vigoureux coup de poing qui le renversa sur la grande banque qui nous servait de table.

Ceci se passa si vivement qu'il n'y eut que MM. Lencelin, Parent et Arban père, — qui vit encore aujourd'hui, — qui s'en aperçurent.

M. Parent fit à M. Bénézet des reproches sur sa brutalité à mon égard; MM. Lencelin et Arban

pirent aussi ma défense.

Sur la demande de M. Bénézet, qui voulait savoir le nom de Jules et son emploi au théâtre, celui-ci lui répondit: Je n'en ai point, mais j'ai pris l'emploi de corriger un méchant homme, car si Jérôme s'est laissé frapper, c'est parce qu'il est votre subordonné, et qu'il n'a pas osé se défendre; sans cela il vous aurait bien rendu ce que vous lui avez donné. Eh bien! moi qui ne crains rien, je l'ai vengé; si cela ne vous va pas, je demeure rue Port-Charlet, n° 17, vous demanderez Jules D...

En disant cela, Jules regardait notre homme d'affaires avec des yeux flamboyants, puis il me dit: Je suis sûr que tu me sauras gré de ce que je viens de faire pour toi.

— Oh! oui, répondis-je à mon ami.

Trois ans après ce fait, j'avais été incorporé du 83<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne dans le 102<sup>e</sup> de la même arme; je passais à Lyon pour aller rejoindre le bataillon de guerre qui était en station à Chaumont-en-Bassigny. J'allai au café Essau-

Bonnefoy et Jullien.

En attendant le ballet qui nous est promis, *la Fille de l'Air*, c'est *Quasimodo* et *la Lore-Ley* qui tiennent l'affiche au grand contentement des amateurs des danses savamment réglées et des décors merveilleux.

Les renseignements promis à M<sup>lles</sup> Dor et Navarre ne nous sont pas encore parvenus.

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Annoncée depuis longtemps, et toujours renvoyée par suite du succès inépuisable du *Juif errant*, la première représentation du *Duc Job*, a eu lieu samedi dernier. Assemblée nombreuse et choisie, concours de tout ce qu'il y a à Lyon d'esprits intelligents et dévoués au culte littéraire; tel était le public qu'avait attiré aux Célestins l'œuvre de M. Léon Layat. Ce qu'il venait entendre, ce n'était pas un de ces vaudevilles égrillards que le Palais-Royal sert aux habitués des restaurants en renom qui l'avoisinent; non plus un de ces mélodrames bourrés d'incidents et de situations parfois impossibles, que le fer ou le poison se chargent de dénouer; ce n'était pas la comédie quelque peu surannée, comme la comprennent encore certains idolâtres du passé; mais bien la comédie moderne, avec tout ce qu'elle renferme de délicatesse et d'aperçus ingénieux; peinture fine, spirituelle plutôt que mordante, d'une société qui n'admet pas de différences absolues de rangs et de personnes, profonde néanmoins autant que le comportent le vice ou le ridicule qu'elle prend à partie. Loin de nous la pensée d'établir aucune comparaison entre la comédie ainsi transformée et celle dont Molière

tier, rue Lafont, qui était le rendez-vous des artistes du Grand-Théâtre. Je savais que M. Bénézet y allait chaque jour à deux heures. Là, en présence de MM. Saint-Elme, encore vivant, rentier aux environs de Rouen, Dupré, Mathelon, Essautier, costumier, frère du cafetier, je lui donnai un soufflet de main de maître. Je voulais le forcer à se battre, mais on arrangea l'affaire. Comme cela me regarde personnellement, j'en donnerai les détails dans mes mémoires, et je reviens à Jules et à la scène du banquet.

M. Bénézet ne reparut pas à table, au grand désespoir de M<sup>lle</sup> L...; mais son absence ne bannit pas la gaieté, et l'on chanta :

Jusqu'à demain,  
Toujours en train,  
Par des chansons,  
Et des floafions, etc., etc.

La quête rapporta, je m'en souviens parfaitement, 117 francs, à partager entre Cornet, Socard, Tony, Blanc, René, Jules et moi.

Jérôme Coron.

(La suite au prochain numéro.)

et Regnard nous ont laissé d'impérissables modèles; elle a cependant sur cette dernière un avantage, elle ne se borne pas à retracer le caractère d'un seul homme, autour duquel s'agitent, semblables à des comparses, tous les personnages chargés d'incidenter l'action; ce qu'elle reproduit, c'est un ensemble, un *microcosme* de la vie humaine.

Telle est l'allure de la nouvelle pièce de M. Léon Layat, *le Duc Job*. Pour en finir avec cette analyse superficielle et incomplète, nous ferons remarquer que cette comédie accuse nettement et une fois de plus la tendance de notre époque, où les millions ont remplacé les quartiers de noblesse et donnent comme eux le droit de monter dans les carrosses du roi. La puissance de l'or y est étalée, et si noble, si grande que soit l'influence des sentiments qui la combattent, il tient un moment où l'on se prend à craindre qu'ils ne succombent dans la lutte. Par bonheur, le dénouement apporte sa leçon morale et le triomphe du vrai et du bien.

L'intrigue du *Duc Job* n'est pas compliquée. — Héritier d'un grand nom, mais d'un patrimoine plus qu'insuffisant pour en soutenir l'éclat, le duc Jean de Rieux a l'âme trop haute et trop fière pour se plier aux exigences d'un siècle où l'industrialisme et la spéculation accaparent toute place au soleil. Ses ancêtres ont versé leur sang sur les champs de bataille, il se fait soldat pour ne pas déroger. Mais l'amour vient à la traverse de ces beaux projets, et bientôt renonçant au métier des armes, Jean, longtemps retenu par la pauvreté, et n'osant s'avouer à lui-même la passion qui déborde de son cœur pour sa cousine, consent à accepter des mains de celle-ci un bonheur à peine entrevu jusqu'alors dans un rêve lointain. Mais tranquillisez-vous, ce n'est plus le duc Job, c'est un millionnaire créé par le testament d'un ami reconnaissant, qui devient l'époux de la fille du riche banquier David.

Si M. Léon Layat, eût vu représenter sa comédie sur la scène des Célestins, il en eût été fier; le Théâtre-Français aurait de la peine à trouver une *Emma* comparable à M<sup>lle</sup> Jacops, ou un *marquis de Rieux* à opposer à M. Dorsay. M<sup>me</sup> Toscan a des accents de tendresse maternelle vrais et touchants; M. Bardou apporte dans son rôle du banquier David une bonhomie franche et narquoise qui seyant à ravir, et M. Frank n'est pas moins remarquable par la netteté et la vigueur qu'il donne au personnage du jeune Achille.

M. Ménéhant, qui remplissait le rôle du Duc Job, s'est montré comme toujours bon comédien.

La soirée avait commencé par un vaudeville intitulé : *la Victoire est à nous* ou *l'Erreur d'un homme d'esprit qui prendra sa revanche*; elle se terminait par un autre vaudeville, *le Banquet des Barbettes*, où M. et M<sup>me</sup> Lamy, M. Martin et M<sup>lle</sup> Bilhaut luttent d'entrain et d'excentrique originalité.

*Les Ménages de Paris* ont valu, dimanche, à leurs interprètes en général, mais surtout à M<sup>mes</sup> Lobry, Magnan, Adrienne et à MM. Bondois, Genin et Henri les bravos les plus flatteurs et le rappel le mieux mérité. — La reprise des *Canotiers de la Seine* qui avait lieu le même jour, nous a fait souvenir des succès obtenus, par cette incroyable bouffonnerie, l'an dernier; elle offrait en outre un intérêt tout particulier; M. Lucreau, l'exhilarant *Papavert* que l'on connaît, atteint subitement par la maladie, était suppléé par son fils que la faveur du public encourageait à ses premiers pas sur notre théâtre.

Ces mêmes spectateurs qui avaient assisté à la première représentation du *Duc Job* se retrouvaient plus nombreux encore mardi, au bénéfice de M. Bondois. L'attrait était bien puissant: il ne s'agissait de rien moins que du *Père prodigue*, par M. Alexandre Dumas fils. — Bien longtemps à l'avance, *la Presse* avait révélé que l'auteur du *Fils naturel* travaillait à lui donner un pendant dans lequel la famille serait envisagée sous un nouvel aspect. On donnait le titre de la pièce, on indiquait les divers épisodes, et décembre était près de sa fin quand M. Alexandre Dumas convia l'aréopage parisien, à juger son œuvre.

— Vous voyez que la direction ne nous a pas laissé le temps de désirer.

*Le Père prodigue* n'est pas une de ces comédies éphémères dont quelques mots suffisent à apprécier la portée morale et philosophique; son auteur n'est pas de ceux que la critique puisse discuter en courant; nous vous demanderons la permission de l'examiner plus longuement dans notre prochain compte-rendu, et pour le moment nous nous bornerons à enregistrer le franc et légitime succès qu'elle a obtenu. Parfois, en effet, il arrive que la province ne ratifie pas les jugements de Paris, et fait descendre de leur piédestal les statues qu'il a élevées, mais, dans l'espèce, il n'en est pas ainsi.

Il est un point cependant sur lequel nous ne voulons pas garder le silence; la reconnaissance et l'admiration nous forcent à parler. Nous ne serons que l'écho de cette foule émue et attentive qui remplissait le théâtre des Célestins, en disant à M. Dorsay que le rôle du *Comte de Larivonnière* est à coup sûr sa meilleure création; c'est bien

ainsi qu'on se représente un gentilhomme de la vieille roche, élégant de manières et de langage, loyal et brave comme son épée. Et quel père ! comme, malgré ses erreurs, il conserve un profond respect de sa dignité personnelle ! Quelle tendresse infinie pour son fils ! Quel dévouement absolu ! Quelle grandeur dans le repentir !

Le personnage effacé et même ingrat du vicomte André, a permis à M. Bondon de montrer tout ce que l'intelligence unie à un travail opiniâtre et consciencieux peut trouver de ressources et d'effets inattendus dans un rôle en apparence sacrifié. Au dernier acte, surtout, il a admirablement indiqué, par un jeu de physionomie, les angoisses et les tortures de l'amour filial violemment comprimé.

M<sup>lle</sup> Lobry est toujours la parfaite comédienne que l'on ne cesse d'admirer.

M<sup>lle</sup> Jacops s'est maintenue à la hauteur où elle s'était placée dans *le Duc Job*.

MM. Ménéhant, Henri et Laty ont droit aussi à nos sincères compliments.

N'oublions pas M<sup>me</sup> Bergeon, simple, digne et charmante sous les traits de M<sup>me</sup> Godefroy.

Nous l'avions bien prévu : le succès du *Juif Errant* n'était pas terminé, il a repris sa marche triomphale. Infortuné Isaac Laquedem, mais fortuné directeur ! A ce sujet nous nous permettrons une légère excursion sur un domaine que nous n'explorons pas habituellement.

Nous lisons lundi dernier, dans le feuilleton dramatique d'un journal qui s'intitule, nous ne savons pourquoi *le Progrès*, une diatribe contre le *Juif Errant* et contre Eugène Sue. Pour quel motif M. Benoit signataire de cet article vient-il faire le procès à toute une population qui applaudit non seulement le jeu des acteurs, mais la pensée morale qui a présidé à cette œuvre et à laquelle la direction de nos théâtres a eu la sagesse et l'heureuse idée de s'associer, cela nous remet en mémoire certain vers de Boileau que nous modifions pour la circonstance :

Rodin trouve toujours un Benoit qui l'excuse.

MAXIME.

## L'ANGELUS DE LA FOLLE.

I.

LE PIGEON RAMIER.

Par une calme et tranquille matinée de l'automne 1858, deux jeunes gens, accoudés côte à côte au balcon d'une de ces maisons peintes en vert qui bordent le boulevard Montparnasse, fumaient silencieusement sous un oblique rayon

de ce blond soleil attiédi qui réjouit l'âme et les yeux.

S'il est vrai que les contrastes au moral comme au physique soient des affinités naturelles entre les individus, les deux fumeurs devaient être des amis bien intimes, car il n'était guère possible de constater entre eux le moindre point de ressemblance.

Celui de gauche, gracieusement courbé sur l'appui, portait sur ses cheveux militairement coupés un béret de fine laine blanche ; à la hauteur où il était, sa moustache naissante qui estompait sa lèvre supérieure était à peine visible, et ses grands yeux fendus en amande avaient la couleur du ciel.

Sans être efféminée, sa figure possédait cette mollesse de contours, cette finesse de lignes, cette grâce indéfinissable qui sont comme la floraison de l'adolescence, et qui, comme les fleurs, n'ont qu'un jour dans la vie de l'homme. Son menton seul, un peu fortement accusé, trahissait l'énergie virile.

La nuance tendre et soyeuse de sa robe de chambre de cachemire, la blancheur éblouissante de son linge, la beauté de ses mains, tout annonçait dans ce jeune homme de vingt-cinq ans le soin de sa personne poussé jusqu'au culte, mais une certaine noblesse, un je ne sais quoi vous ôtait l'idée que ce fût un petit-maitre.

Au lieu de s'admirer en faisant la roue comme un paon, il rêvait : son regard doux et à demi-voilé suivait, à travers la fumée du cigare, la marche lente et capricieuse des fils de la Vierge qui rasaient la cime des arbres de la promenade.

L'autre, celui de droite, avait certainement dépassé la trentaine. Bronzé, moustachu, taillé en colosse, l'œil enluminé, le nez pourvu de bourgeons précoces, la chevelure à la diable, il représentait le désordre, mais un désordre où l'élégance ne faisait pas absolument défaut. Les mains appuyées sur le balcon et le menton sur les mains, il regardait en bas de lui. Tout en tirant des flots d'épaisse fumée de sa pipe d'écume, il ne perdait aucun des mouvements de la promenade, et le moindre pli de robe, aperçu dans le lointain, sollicitait vivement son attention.

Pour tout dire en deux mots, l'autre rêvait, celui-ci vivait.

Après avoir secoué le fourneau de sa pipe sur l'appui du balcon, il dit à son compagnon :

— Tu sais que je m'empare de toi dans une heure pour le reste du jour ?

— Tu subis donc aujourd'hui ce fameux dernier examen ?

— Monomane et railleur ! Comme d'habitude, mon cher, l'examen n'était pas pour aujourd'hui, mais pour hier.

— Et tu l'as laissé passer ?

— Pour la septième fois, docteur ! Depuis hier, je ne suis plus un étudiant en médecine, je suis un ancêtre. Douze ans d'école, songe donc !

— Je ne comprends point du tout. Un étudiant de douzième année est un flâneur ignare, un pilier d'estaminet, un culotteur de pipes. Mais toi, Houchart, sans compliment, tu vau mieux que la définition. Pourquoi tardes-tu à prendre le bonnet de docteur et à t'envoler vers cette chère Valence, où le meilleur des oncles septuagénaires te tient toute prête une si belle clientèle ?

— Mon chère Desbarolles, j'ai pour cela deux raisons : le scrupule et le hasard. J'ai toujours peur de ne point avoir suffisamment la vocation médicale d'abord, puis quand vient l'heure de l'examen, le hasard, ce grand fantaisiste qui se joue des meilleures résolutions, m'enferme toujours à double tour. As-tu remarqué qu'à cet examen suprême, il m'arrive toujours un billet de mille francs ? Or, que veux-tu qu'on fasse d'une pareille fortune, sinon la dépenser au plus vite ? Voilà des raisons solides, péremptoires, irréfutables ; si tu en veux d'autres, j'ajouterai que je tiens à Paris comme un tigre à ses jungles, mon cher !

— Mais, ton avenir ?

— Mon avenir, docteur ? J'ai des rentes qui poussent toutes seules, un oncle excessivement septuagénnaire, des passions que je mène, des maîtresses qui ne m'ennuient pas, des créanciers qui m'attendent avec une patience exemplaire ; pourquoi veux-tu que je songe à l'avenir ? Pourquoi me presserais-je d'abandonner la capitale du monde civilisé ?

— Mais tu vieillis !

— Je monte en graines, c'est vrai, mais je ne tue personne, et je ne suis pas forcé, pour l'éternel ennui de mon sommeil, de mettre à ma porte la sonnette de nuit, la sonnette du docteur ! Viens-tu déjeuner ?

— Non, je suis de service au Val-de-Grâce. Nous avons ce matin une opération chirurgicale très-rare.

— Nous avons une montagne d'huîtres, des perdrix à la financière, des cailles au beurre, du champagne à volonté.

— Et mes soldats malades ?

— Chacun son goût, j'aime mieux les cailles. Tu sais qu'on déjeune chez Crieri ; si tu finis de bonne heure, tu peux encore arriver chez elle pour le dessert.

— Merci, Houchart, je n'irai pas.

Le vieil étudiant se redressa devant le chirurgien sous-aide et dit avec une moqueuse solennité :

Docteur à vingt-cinq ans, médecin militaire et médecin convaincu; fils de famille avec dix mille francs de revenu, sage et moral comme plusieurs rosières.... Desbarolles, on ne peut pas l'imiter, mais il faut qu'on l'admire!

En ce moment, un pigeon ramier, voletant de branche en branche dans les arbres du boulevard, se rapprocha peu à peu des deux amis, passa sa tête en peine entre deux feuilles, et, clignant son œil rond tout brillant de convoitise, essaya de voir ce qui se passait sur le balcon.

— Voici Lucullus qui vient chercher des miettes, dit Houchart, C'est sans doute pour apprivoiser ce ramier goulu que tu négliges tes meilleurs amis, Desbarolles. — Ouche! fit rapidement le vieux carabin en agitant ses bras avec violence pour effrayer le joli visiteur. Allons! le voilà parti!

En effet, le ramier, que le mouvement et le cri de Houchart avaient effarouché, tournoya dans les arbres et vint se poser au rebord d'un toit voisin, la tête penchée pour voir encore.

— Vois-tu? fit Desbarolles.

— Enfin! soupira tristement le vieil étudiant, puisque tu me préfères un stupide volatile, je n'ai plus qu'à me draper dans ma dignité d'homme et à changer de paletot pour aller déjeuner.

Les deux amis se serrèrent la main.

— Je t'attendrai pour le champagne, Desbarolles, dit Houchart en partant; le dessert n'arrivera guère qu'à cinq heures du soir.

Quand le vieil étudiant fut parti, Desbarolles reparut avec un morceau de pain sur le balcon.

Le ramier qui le connaissait depuis une longue semaine, le voyant seul, descendit du toit et vint se poser sur une branche presque à portée de la main.

Là, il pencha sa jolie tête et regarda de son grand œil rond l'homme à la robe de chambre.

Une nuée de moineaux francs, piaillards et gourmands, vint s'abattre à l'autre bout du balcon; mais Desbarolles les fit partir en marchant vers eux.

HIPPOLYTE LANGLOIS.

(La suite au prochain numéro.)

Nous extrayons de *la Presse Artistique* de Marseille, les lignes suivantes :

« Un hasard des plus extraordinaires nous a fait assister cette semaine à un concert improvisé donné dans une des salles du Petit-Séminaire. Le

héros de cette fête de famille était M. Ferdinand de Croze, l'éminent pianiste dont les journaux ont fait si souvent mention, et qui a bien voulu se rendre à l'invitation du directeur du Collège Catholique.

» Une société d'élite, et capable de juger le jeune virtuose, avait en quelques minutes garni toutes les parties de la salle. Pour nous, qui n'avions plus entendu M. F. de Croze depuis cinq à six années, nous étions avides de connaître les progrès de l'éminent artiste; disons tout de suite que nous avons été surpris, étonnés, enthousiasmés; la transformation de M. Ferdinand de Croze est complète, et il peut être classé aujourd'hui au rang des premiers pianistes d'Europe.

» L'espace nous manque pour citer ici tous les beaux morceaux exécutés par le jeune pianiste, nous dirons seulement qu'on a beaucoup applaudi trois pièces tirées de son album: *Vous souriez? Moi je pleure! Le Berger tyrolien*, dans lequel nous avons remarqué de riches et délicates broderies, enfin le galop du *Chemin de Fer*, dont l'imitation originale a produit le plus grand effet sur l'auditoire. Après plusieurs autres morceaux dans lesquels M. F. de Croze a soulevé les applaudissements de la salle entière, la séance a été close par le fameux *crescendo*, qui a été exécuté d'une manière magistrale.

» M. F. de Croze s'est retiré en emportant les félicitations de tout l'auditoire et en laissant un ineffaçable souvenir de cette séance musicale.

Les éloges que *la Presse Artistique* décerne à M. F. de Croze, n'étonneront personne à Lyon, où cet éminent virtuose s'est si souvent fait applaudir.

Quant aux progrès faits par l'artiste, notre public saura bientôt à quoi s'en tenir, puisque M. de Croze annonce, pour le samedi 11 février, un grand Concert, qui aura lieu dans les salons de l'hôtel de Provence. M. de Croze s'est entouré de toutes nos sommités artistiques: M<sup>mes</sup> Van-den-Heuvel, Rey-Balla, MM. Achard, Bonnefoy, Ferdinand, Michel, Nicolaï, etc.

M. Sain-d'Arod fera exécuter une œuvre composée pour le concert de l'Athénée Impérial de Paris, intitulée *la Fin des Temps*. Entre autres morceaux choisis, M. de Croze fera entendre le fameux *crescendo*, qui n'a été exécuté en notre ville que par le célèbre Litz, cela en 1840.

Nous reviendrons sur le programme de cette brillante fête musicale, qui fera époque dans nos fastes artistiques.

## PALAIS DE L'ALCAZAR.

Les deux premières nuits féériques avaient attiré une foule nombreuse et remarquable par l'élégance des costumes et la richesse des toilettes.

Depuis longtemps notre public est habitué aux splendeurs des bals de l'Alcazar; nous n'y reviendrons pas aujourd'hui, ce serait nous exposer à des redites toujours fastidieuses pour le lecteur. Pourtant nous ne pouvons nous dispenser d'adresser nos sincères éloges à D'Ancre et à son orchestre, pour l'ensemble qui règne dans l'exécution des œuvres des principaux compositeurs du genre dansant. Nous devons en outre une mention à D'Ancre, pour plusieurs compositions qui révèlent chez leur auteur une grande science musicale, et dont l'entrain est irrésistible. F. B.

## CERCLE MUSICAL.

Nous mentionnons avec plaisir l'immense succès qu'obtiennent les soirées féériques de l'habile prestidigitateur Lassaigue, admirablement secondé par M. Louis Collin, le poète-improvisateur, dont les tours de force littéraires sont aussi incompréhensibles que les tours surprenants de son ami.

Ce spectacle charmant est varié par des intermèdes de toutes natures. — M. Sibérius, jongleur très-remarquable, et M. Terrier, violoniste distingué, concourent pour une bonne part au succès de ces représentations.

La foule prend le chemin du Cercle Musical. — Bientôt aura lieu le départ de M. Lassaigue et de sa troupe. — Qu'on se le dise!

Anatole B.

## PETITE CAUSERIE.

\*  
\*  
\*

Un Anglais veut savoir ce que signifie le mot *patrouille*; il cherche et trouve:

*Patrouille*, escouade marchant de nuit.

*Escouade*, détachement.

*Détachement*, dégagement.

*Dégagement*, issue secrète.

Il en conclut qu'une *patrouille* est une issue secrète marchant de nuit... Voilà à quoi servent les dictionnaires de poche!

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,  
Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,  
Rue Mercière, 92.